



La coupe qui restera deux ans encore en Amérique.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Le Violon rouge.
L'Autographe.
Le sou de l'Orphelin.
Le Garillon de Bièvre.
La foie de Junot.
La Bourne ou à l'aveu.
Les trois fiancés de Clara Crépus.
Le dévouement de Caroline.
Marie la Modeste, feuilleton du dimanche.
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

LA VERITE EN POLITIQUE Démocratique.

C'est une bien singulière situation que celle où se trouve la Nouvelle-Orléans actuellement, au point de vue politique ou moral, comme on verra l'appeler. Les esprits y sont en feu. A tous les coins de rues, dans tous les cafés, dans tous les bureaux de grandes ou de petites maisons de commerce de chaudes discussions s'engagent. Les réunions des comités s'y pressent les uns sur les autres. Impossible de faire un pas, le soir, dans nos quartiers un peu peuplés, sans se heurter à quelque meeting plus ou moins orageux, où l'on se lance à la tête les plus injurieuses épithètes. Il n'est pas jusqu'au repos des familles les plus paisibles qui n'en soit troublé. Qu'est-ce que cela, dit-on, juste ciel ! L'ennemi se trouve-t-il à nos portes et menace-t-il d'envahir nos foyers ? Mon Dieu, non. Il s'agit d'élire un maire, des conseillers de

ville et quelques fonctionnaires municipaux. Il n'y a pas là, nous semble-t-il, de quoi mettre les esprits en révolution et toutes les cervelles en ébullition. Mais il y a deux ou trois ambitions qui ont été plus ou moins déçues, deux ou trois prétentions plus ou moins mal placées auxquelles on n'a pas accordé tout ce qu'elles convoitaient, et au risque du jeter la discorde là où régnait la concorde et l'harmonie, elles ont soulevé de véritables tempêtes. Au milieu des luttes de personnalité où l'on nous a jetés périodiquement et à l'improviste, il n'y a plus de place pour les idées, pour les principes, pour les intérêts de la communauté. Pour Dieu ! revenons à nous ; prenons notre sang froid, et posons la question simplement et sans phrases, comme elle doit être posée. Semmes-nous, oui ou non, dans un pays essentiellement démocratique ? Dans ce pays essentiellement démocratique, tout ne se règle-t-il pas en vertu de la loi de la majorité ? Pour établir clairement cette majorité, n'est-il pas d'habitude de faire des élections primaires, de réunir des conventions pour déterminer nettement le choix de la population ? Sont-ce bien là, oui ou non, les procédés employés de tout temps, en tout pays, et spécialement en Louisiane, à la Nouvelle-Orléans ? Ces procédés ont-ils été exactement mis en œuvre, cette fois, comme par le passé ? A toutes ces questions la réponse est faite d'avance. A l'unanimité, la population a répondu oui, absolument comme le fait un juri dans une cour de justice. S'il en est ainsi, pourquoi ne pas se conformer honnêtement à la loi ? Pourquoi ne pas accepter le verdict de la majorité ? Pourquoi se rebeller contre les vœux de la population ? Pourquoi se mettre soi-même hors la loi, comme l'ont fait les Jacksoniens ? Qu'ils en

finissent donc avec leurs ergoteries qui sont aussi maladroites et aussi malhonnêtes que les injures personnelles qu'ils vomissent, à tout instant, contre des candidats qui n'ont d'autre tort que de n'avoir pas été choisis dans leur groupe. Est-ce notre faute, à nous, si le peuple s'est déclaré contre eux ? S'ils ont des malédictions à envoyer, qu'ils les jettent à la tête du peuple qui leur a tourné le dos. Quoi qu'ils disent et fassent, il leur faudra bien lui céder et reconnaître sa toute-puissance. Nous attendons ce moment-là avec impatience.

L'HON. M. BUCK.

Rien d'intéressant, parfois, comme de suivre du regard les métamorphoses de certains politiciens. La souplesse du caméléon n'est rien auprès de la leur. Il n'y a qu'une chose à regretter dans toutes ces transformations, c'est qu'elles sont trop souvent les indices de la versatilité, de l'hyppocrisie, pour ne pas dire de la bassesse. Dieu nous garde de douter de l'honnêteté de M. Buck ; mais que penser d'un homme qui, du jour au lendemain, sans rime ni raison, change de couleur, de peau, et ne daigne même pas vous expliquer les causes de ses palinodies. Faut-il s'étonner de la cabriolette à laquelle il vient de se livrer, et ne vient-elle pas très à propos justifier le nom qu'il porte ? C'est égal, il y a des volte face qui opèrent si brusquement, si brutalement, qu'elles font de la peine à la galerie qui en est témoin, et ce n'est qu'avec peine que l'on voit s'envoler les illusions qu'avait en son entretenir chez vous certains hommes.

LA LOI MARTIALE

DANS LE

SUD DE L'AFRIQUE.

London, 20 octobre.—Des avis de Pretoria annoncent qu'une force spéciale de police comprenant quatre cents étrangers non Anglais a été organisée, avec l'assentiment du gouvernement de Transvaal, pour surveiller les mines entre Johannesburg et Mocerfontein, afin de prévenir tout dommage intentionné. On ne croit pas que le gouvernement de Transvaal ait l'intention d'envoyer des troupes, mais on craint les Boers revenant après une défaite. Des dépêches spéciales de Kimberley, dont la transmission a été retardée, annoncent que la loi martiale proclamée dans le Bechuanaland et le Griqualand requiert l'enregistrement de toutes les armes à feu et interdit à toutes les personnes de quitter leurs maisons de neuf heures du soir à six heures du matin sans permission. Tous les débits de liqueurs sont fermés, excepté durant quelques heures dans la journée. Quand l'alarme sonne, tous les habitants, excepté ceux qui constituent la force armée, doivent regagner leurs domiciles et y rester jusqu'à ce qu'ils aient reçu la permission de les quitter. L'intervention dans les opérations des Anglais, ou l'aide apportée aux ennemis de la Reine, sont punies sur le champ, et tous les actes contraires à la guerre civile seront punis de mort. Une cour spéciale est instituée à Kimberley avec juridiction sommaire pour juger les espions.

LES EFFECTIFS.

Quels sont, en effet, les forces en présence ? A combien se monteront-elles quand le grand effort de l'Angleterre sera accompli ? Forces anglaises dans l'Afrique australe.—Au 15 août, il y avait au Cap et dans le Natal deux régiments de cavalerie, trois batteries de campagne et une de montagne, six bataillons et demi d'infanterie. Total environ 10,000 hommes. Depuis ce temps, des renforts ont été envoyés d'un peu partout, de l'Inde et d'Angleterre principalement. Ils arrivent successivement. Le chiffre des troupes du Natal ira donc en augmentant pour ainsi dire chaque jour. Depuis quelques jours, après le débarquement des troupes de l'Inde, il s'élève à environ 16,000 hommes. Avant la fin du mois, il y aura 22,000 hommes dans l'Afrique australe, dont 20,000 au Natal.

Formation de l'armée d'expédition anglaise.—L'Angleterre procède en ce moment à la mobilisation d'un corps d'armée qui suivra probablement de près les renforts déjà partis ou prêts à partir pour le Natal. Ne nous laissons pas tromper par les mots. L'Angleterre n'a pas de régions militaires avec des corps d'armée correspondants, comme en France, comme en Allemagne. Le corps d'armée nait à la veille d'une guerre dans les bureaux du ministère. Il est formé de troupes qui peuvent, qui doivent être appelées de tous les coins du royaume. Première difficulté. Deuxième difficulté. Toute guerre anglaise est une guerre au-delà des mers. La mobilisation d'une armée nécessite d'abord la mobilisation d'une flotte pour la transporter. Les dépêches publiées par le Temps, celles de son correspondant de Liverpool en particulier, montrent qu'on s'occupe activement à l'heure présente, d'adhérer les vaisseaux nécessaires. Encore faut-il qu'ils aient le temps de revenir au port, et une fois revenus qu'ils soient en état de reprendre la mer.

Il y a déjà eu, de ce côté, quelques terribles mécomptes dont l'histoire de Zibengula, immobilisée avant même d'être sortie du port, est un lamentable exemple. Enfin, après le voyage, de nouvelles et plus considérables difficultés s'élèveront encore, à l'heure du débarquement. Il faut, pour ce rendre compte de l'importance de cette mobilisation, réfléchir que la force de l'armée anglaise envoyée dans l'Afrique australe dépassera de 6,000 hommes encore celles qui fut déparquée en septembre 1854 au Vieux-Port par la France, l'Angleterre et la Turquie.

Effectifs de l'armée d'expédition.—Trois divisions d'infanterie, chacune de deux brigades de quatre bataillons, un escadron de cavalerie et trois batteries de campagne, ainsi sera constitué le corps d'armée proprement dit. Les troupes de corps (corps troops) comprennent un escadron de cavalerie, huit batteries d'artillerie, un bataillon d'infanterie et divers détachements du génie. Au total : 35,000 hommes, 34 canons, 10,000 chevaux ou mules et 1,700 voitures.

A ce corps d'armée sera jointe une division de cavalerie indépendante composée de deux brigades de cavalerie, deux batteries d'artillerie, un bataillon d'infanterie montée et une compagnie de soldats du génie à cheval.

Ensemble : 6,700 hommes, 12 canons. L'armée qu'il s'agit de jeter dans l'Afrique australe compterait donc 41,700 hommes, 96 canons. Il y aurait aussi de seize à dix-sept mille chevaux ou animaux de transport à débarquer et 2,150 voitures. Si l'on ajoute à ces chiffres les 22,000 hommes qui sont déjà au Transvaal, on arrive à un total de 63,700 hommes. Quatre bataillons d'infanterie seront, en outre détachés pour protéger les lignes de communication. De total des troupes anglaises dans l'Afrique australe serait alors de 68,000 hommes.

Forces du Transvaal et de l'Etat d'Orange. Il y a, dans le Transvaal et l'Etat d'Orange environ 35,000 hommes entre dix-huit et soixante ans. Tous prendront les armes. Divers corps auxiliaires porteront leurs forces à environ 45 ou 50 mille hommes. Leur force vient de leur mobilité, de leur habileté comme tireurs, enfin de leur connaissance du pays. A supposer que les Boers du Cap ne se joignent pas en masse à leurs frères de la République sud-africaine, l'armée anglaise de 68,000 hommes, avec ses longues lignes de communication à protéger, ne serait pas plus forte qu'il ne convient pour infliger aux Boers l'irréparable désastre que prédit la presse chauvine en Angleterre.

Mai si, après les premiers engagements, les Boers, victorieux, sont renforcés par d'importants contingents du Cap, il est possible que l'armée anglaise devienne tout à fait insuffisante. C'est une grande guerre alors qui commence.

Au Transvaal. Le président Krüger aurait voulu, dit-on, partir à la frontière avec ses Boers. « Je suis responsable, dit-il, je veux être au danger ». Les membres du Conseil exécutif se sont opposés à son départ. La séance de clôture du Raad s'est terminée par une imposante prière en commun.

A Pretoria, comme on commençait à barricader les maisons, le gouvernement a donné l'ordre de suspendre tous les préparatifs de ce genre. Il répond de la tranquillité. A Johannesburg, la Bourse est fermée.

Le gouvernement a rendu la Ferreira à ses directeurs, sous la condition que le travail continuerait. La quantité d'or prise en garde à la frontière par le gouvernement est de 450,000 livres sterling. Le directeur de la Banque nationale seul a reçu avis de la décision du gouvernement de saisir l'or.

Les chevaux des compagnies de tramways ont été réquisitionnés aujourd'hui. On n'a pas touché aux biens des sujets anglais. Le président Krüger a promis de donner des instructions accordant aux mineurs l'autorisation de rester dans les mines après la déclaration de la loi martiale, et de leur fournir des passeports leur permettant de traverser les frontières en cas de guerre.

Les Anglais doivent partir dans les quarante-huit heures ; mais les étrangers des autres nationalités peuvent rester. Quelques-unes des mines seront exploitées par le gouvernement ; l'or sera monnayé, la comptabilité tenue à jour, des reçus seront délivrés et la mine sera gardée. On emploiera l'or pour les besoins de la guerre. Si les hostilités venaient à se prolonger, il y aurait à craindre un soulèvement des Zoulous, des Matabélés et des Basoutos con-

tre les blancs et, par suite, des massacres et des désordres. Les chefs zoulous rappellent depuis plusieurs semaines les indigènes du Rand. Les Cafres ont déjà commis des méfaits et des assassinats dans l'East rand. Les employés blancs ont tiré sur eux et des détachements de police ont été envoyés pour disperser les indigènes.

Le gouvernement avait ordonné la confiscation dans une mine de l'East rand, d'une certaine quantité de dynamite. Le responsable du directeur au fonctionnaire qui lui signalait cette décision ayant été considérée comme un refus, le directeur fut arrêté. Plus tard, après explications, le directeur a été relâché et la dynamite livrée. MM. Eckstein ont publié une circulaire rappelant les déclarations du président garantissant la protection des mines ; les travailleurs ont reçu leur paye du mois, plus une indemnité, et ils sont partis de suite. La commission de la guerre a donné des permis aux employés des eaux et de l'éclairage ; en attendant les Cafres réquisitionnés restent à leurs postes.

Les autorités ont séquestré tous les approvisionnements de dynamite et de cyanide, qu'ils ont placés dans les dépôts spéciaux, où ils seront gardés avec soin, et d'où ils ne pourront sortir que par certaines quantités que sur une permission expresse.

Un poste a été établi pour garder le réservoir de la ville.

LA MISSION FOUREAU-LAMY.

Le correspondant de l'Agence Reuter, à Tripoli, avait, il y a quelques jours, télégraphié succinctement les nouvelles reçues du Soudan, qui annonçaient le désastre de la mission Fourreau-Lamy.

Bien que des informations reçues du Sud algérien aient contraindre cette nouvelle, il est bon, à titre de document, de publier la communication suivante reçue de Tripoli. On ne sera fixé sur la valeur des renseignements reçus ici concernant la mission Fourreau-Lamy qu'à l'arrivée de la prochaine caravane venant du Soudan.

Déjà trois caravanes ont raconté avec force détails le massacre ; seulement tous les récits ne concordent pas absolument. D'après la version la plus acceptable, voici comment la catastrophe se serait produite : La mission était arrivée dans l'Air depuis trois mois. Elle s'était liée d'amitié avec divers chefs de la région et se serait fait aimer de toute la population. Fourreau et Lamy commirent l'imprudence de croire à la sincérité de l'amitié de certains chefs touaregs qui s'étaient proposés comme guides.

Arrivé à un fourré de dattiers Fourreau aurait remarqué l'attitude louche de ses guides, au cas de surprise des signes d'intelligence et, les voyant prendre une route de traverse Fourreau s'écria : « C'est un guet-apens, nous sommes trahis », et il commanda la retraite. Mais au même moment il aperçut tout une horde de Touaregs embusqués derrière les dattiers. Fourreau n'eut pas le temps de former sa troupe ; le combat commença. L'attaque fut furieuse. Cependant racontèrent les Soudanais, plus de deux mille Touaregs auraient jonché le sol de leurs cadavres. Mais vu le nombre—la dernière caravane arrivée à Tripoli estime que les

perdaient pas de vue, l'avaient retenue chacune par un bras, tout en la soutenant, car elle tremblait sur ses jambes, prête à défailir. Une brancard s'avancait sur lequel un homme jeune, étendu tout de son long sur le dos, demeurait inerte et rigide dans une sorte d'immobilité cadavérique. Son visage, d'une pâleur mortelle, était empreint d'une expression de souffrance indicible ; ses paupières étaient closes, et de sa bouche entr'ouverte sortait une sorte de râle douloureux et faible comme le souffle d'un enfant. Madeleine tomba sur les genoux, jeta un grand cri éperdu : — André ! — André... c'est moi... Madeleine ! — Alors, et comme si cet appel eût en lui don miraculeux de rappeler le moribond à la vie, ses paupières se soulevèrent un instant, son regard se fixa, d'abord trouble, puis plus précis, sur le visage de celle qui l'appela, et il essaya de prononcer son nom : — Mad... Il l'avait reconnue ! Mais ce fut tout, ses yeux se refermèrent tandis qu'on l'emportait en hâte. Et, fébrile, Madeleine se releva d'un bond, voulut suivre le brancard, mais elle en fut empêchée par les employés chargés de veiller à l'embarquement des blessés.

Tonareg aurait été au nombre de 7,000 environ — la mission Fourreau-Lamy aurait été complètement anéantie. Mais encore une fois ces bruits de la destruction de la mission demandent une dernière confirmation qui ne peut tarder. Il ne paraît pas facile, en effet, de réunir en une masse compacte 7,000 Touaregs des diverses tribus, car on sait, par la lenteur de la marche de la mission Fourreau-Lamy, combien le ravitaillement en eau d'une caravane un peu importante est difficile. Pour grouper 7,000 combattants, il aurait fallu tout au moins que les Touaregs de l'Air fussent en contradiction avec la première partie du récit, qui parle de l'amitié réciproque de la mission française avec les habitants de l'Air.

Sans nul doute, la traversée du Sahara par une troupe française n'a pas dû paraître aux nomades sahariens. Quelques-uns auront évidemment essayé de refaire avec la mission Fourreau-Lamy le « coup » de la mission Flaters. Mais il ne semble pas à l'heure actuelle qu'il aient réussi à autre chose qu'à couper les communications entre la mission et le poste de Temassini.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Il y avait matinée, hier, au Grand Opera House et la salle était encore pleine, bien que nous soyons à la fin de la semaine — ce qui prouve qu'on ne se lasse pas d'entendre les artistes, qui interprètent la célèbre pièce « The Charity Ball ». Il en sera de même durant la semaine qui va commencer demain matin, grâce surtout à la renommée de la comédie qui en fera les frais. « Comédien du monde en 80 jours ». Comédie amusante et intéressante qui est, à l'heure qu'il est, aussi jeune que le premier jour.

CRESCENT THEATRE.

Mildred et Ronclere, George Wilson, Layman, voilà les quatre artistes qui ont occupé la scène du Crescent, cette semaine et ils ont réussi à attirer la foule tout le temps, matin et soir. C'est que les deux prestigitateurs Ronclere et Mildred, ainsi que l'amusant minstrel qui a nom Wilson sont de puissantes attractions pour le public. Aussi y aura-t-il deux fort belles salles aujourd'hui, en matinée et ce soir.

Demain première de la meilleure troupe de minstrel, peut-être qu'il y ait aux Etats-Unis.

THEATRE TULANE.

Otis Skinner ne paraîtra plus que deux fois au Tulane, aujourd'hui, en matinée et le soir. Les amateurs qui n'ont jamais vu jouer la jolie et fine comédie les « Liars », s'empressemont, sans doute, de profiter de la dernière occasion qui leur est offerte de la connaître. L'occasion est d'autant plus belle que la pièce est très bien interprétée par une compagnie d'élite à la tête de laquelle se trouve une étoile de première grandeur. Demain soir, première de « Dear Old Charley ».

MOTS POUR RIRE.

Un peintre célèbre vient en villégiature dans un petit village où est descendu Boireau. Ce dernier, voyant que la population de l'endroit fait une ovation chaleureuse à l'artiste, en demande la raison. — C'est un enfant du pays, lui répond quelqu'un. — Un enfant, fait Boireau en haussant les épaules : allons donc, vous vous moquez de moi, il a plus de soixante ans !

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

40 Commencé le 21 août, 1899

DETRESSE

MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

DEUXIEME PARTIE.

IV

ANGOISSES.

Suite.

La voie qui, en cet endroit, surplombe du haut d'un tain de dix mètres, à peu près, la can-

pagne environnante était en réparation. Et détrempée par la pluie d'orage de la veille, elle s'était subitement affaissée au passage du train ; un éboulement assez considérable avait entraîné le déraillement de plusieurs wagons, dont les attaches s'étaient rompues. Il y avait malheureusement des blessés, et peut-être des morts, mais jusqu'à présent, il était impossible de donner des noms. Les dépêches faisant connaître l'identité des personnes reconnues seraient affichés, au fur et à mesure de leur réception, dans le hall central. A cette nouvelle terrible dans son lachisme, Madeleine sentit tout son sang refluer violemment vers son cœur, un horrible pressentiment la saisit, elle crut qu'André était mort. Alors, tout à coup, sans un mot, elle s'affaissa et tomba inerte sur le sol, pâle comme une morte, sans que Julie Carrol pût songer à la retenir. On la transporta dans la chambre de secours où, grâce aux soins empressés du médecin de service, elle revint à elle, peu de temps après. Mais dès qu'elle eut repris connaissance, sa pensée se reporta sur André, elle supplia Julie de retourner sans elle chez sa mère, affirmant à la jeune fille, qu'elle resterait dans la gare, où

elle la pria de revenir la prendre après son dîner. Et ce fut entre les deux amies une sorte de lutte de cœur, un assaut de dévouement touchant. Julie Carrol ne voulait pas abandonner Madeleine en cette circonstance grave, d'où pouvait surgir, à toute minute, de si terribles conséquences. D'autre part, Madeleine Dallois, désireuse d'éviter à l'excellente Mme Carrol l'attente pleine d'anxiété et de mortelle inquiétude que ne manqueraient pas de provoquer l'absence prolongée de sa fille, insistait pour que son amie partît aussitôt. Celle-ci, vaincue à la fin par la promesse solennelle de Madeleine de l'attendre là, quoi qu'il arrivât, et même en présence des plus graves nouvelles, consentit à s'éloigner. Et Madeleine demeura seule, assise sur un banc du grand hall, prostrée en une douleur superlative. Son regard seul semblait vivre et suivre avidement les allées et venues des employés. Bientôt une première dépêche de la gare d'Ebly, fut affichée en deux endroits différents ; elle se précipita pour la lire. Madeleine se leva, courut la déchiffrer et lentement, avec difficulté, car l'angoisse troublait sa vue elle lut les noms d'un digne de blessés, les premiers reconnus.

Il n'y était pas question d'André. Elle respira bruyamment, un peu d'espoir rentra dans son âme inquiète, et, plus faiblement, elle lut les dernières lignes de la dépêche. Il y était dit qu'un train de secours, envoyé sur les lieux, ramènerait bientôt tous les blessés à Paris, d'où ils seraient dirigés sur les hôpitaux ; quant aux personnes épargnées par la catastrophe, elles allaient arriver bientôt par un autre train venant de Meaux. Ainsi, et même en admettant que l'ingénieur fut parmi les blessés, elle le verrait, elle pourrait lui parler peut-être. En tous cas, elle saurait bientôt l'exacte vérité, puisque les autres voyageurs allaient être ramenés aussi. Elle reprit sa place sur le banc, guettant maintenant le retour de son amie qui lui avait promis de revenir le plus vite possible. Un quart d'heure environ après qu'elle eut repris sa place, une nouvelle dépêche fut affichée, mentionnant encore sept ou huit noms. Madeleine se précipita de nouveau, jeta un regard brûlant, aigu. Et, tout à coup, elle poussa une sourde exclamation, porta ses deux mains à son cœur, comme pour l'empêcher d'éclater. Pais à reculer, lentement,

comme si ses yeux ne pouvaient plus se détacher de l'affiche, elle revint jusqu'à son banc, où elle se laissa tomber défaillante, le cœur brisé. Elle venait de lire le nom d'André Ledoux, ingénieur, blessé grièvement. A ce moment précis, Mme Carrol et sa fille rentraient dans la gare, et devant de loin, à son attitude accablée, à sa pâleur de cire, qu'un coup douloureux venait de frapper Madeleine, elles coururent à elle. Et, assises à ses côtés, affectueuses et tendres, elle la soutenait, essayant de la consoler et de faire naître en sa pauvre âme blessée, un espoir qu'elles-mêmes estimaient chimérique. Mais à toutes leurs bonnes paroles, Madeleine anéantie n'avait répondu qu'un mot : — Blessé... blessé ! Mme Carrol, effrayé des conséquences que pouvait produire, sur l'esprit de Madeleine, le terrible effet d'une telle commotion, ne savait plus que faire. Elle demeurait maintenant silencieuse et indécise, sachant bien que les grandes douleurs ne se paient pas de mots. A deux ou trois reprises, elle avait essayé pourtant d'entraîner la jeune fille, de la soustraire pour ainsi dire à l'atmosphère ambiante, mais Madeleine avait éternellement résisté. Maintenant elle voulait attendre l'arrivée du convoi des blessés,

elle voulait voir André, le voir à tout prix, savoir exactement comment il était, et ce qu'elle devait craindre ou espérer encore. Elle n'attendit pas bien longtemps, le train de secours fut bientôt signalé. Les personnes intéressées aux blessés qu'il contenait furent priées d'attendre dans une salle spéciale, où les malheureux seraient déposés sur des brancards, en attendant leur transfert dans les hôpitaux. Quelques-uns, d'ailleurs, partiraient dès leurs débarquement, car des voitures d'ambulance stationnaient déjà dans la cour de la gare. Puis un mouvement inusité se produisit quelques minutes plus tard sur le quai d'arrivée, des équipes d'employés se portèrent en avant avec des brancards. Et, presque tout de suite, le lugubre cortège commença de défilé, au milieu des cris de douleur et de désespoir, des appels et des plaintes. Madeleine, les yeux défilés, les lèvres agitées d'un tremblement nerveux, tendait le cou pour mieux voir, angoissée jusqu'au fond de l'être. Tout à coup, elle poussa un gémissement sourd qu'on eût dit venu du fond de ses entrailles, elle voulut s'élaner en avant, mais elle ne fit qu'un pas. Mme Carrol et Julie, qui ne la

perdaient pas de vue, l'avaient retenue chacune par un bras, tout en la soutenant, car elle tremblait sur ses jambes, prête à défailir. Une brancard s'avancait sur lequel un homme jeune, étendu tout de son long sur le dos, demeurait inerte et rigide dans une sorte d'immobilité cadavérique. Son visage, d'une pâleur mortelle, était empreint d'une expression de souffrance indicible ; ses paupières étaient closes, et de sa bouche entr'ouverte sortait une sorte de râle douloureux et faible comme le souffle d'un enfant. Madeleine tomba sur les genoux, jeta un grand cri éperdu : — André ! — André... c'est moi... Madeleine ! — Alors, et comme si cet appel eût en lui don miraculeux de rappeler le moribond à la vie, ses paupières se soulevèrent un instant, son regard se fixa, d'abord trouble, puis plus précis, sur le visage de celle qui l'appela, et il essaya de prononcer son nom : — Mad... Il l'avait reconnue ! Mais ce fut tout, ses yeux se refermèrent tandis qu'on l'emportait en hâte. Et, fébrile, Madeleine se releva d'un bond, voulut suivre le brancard, mais elle en fut empêchée par les employés chargés de veiller à l'embarquement des blessés.